

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

GAZETTE DES CAMPAGNES

Journal du Cultivateur et du Colon.

ABONNEMENT :
5. 9d., payable invariablement d'avance.
Il ne s'abonne pas pour moins de six mois.

Sila guerre est la dernière raison des troubles, l'agriculture doit en être la première.



ANNONCES :
1re insertion, 8 cts. la ligne
2me " etc., 2 cts. "
Pour annonces à long terme, conditions libérales.

Emprunons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité.

PARAISANT TOUS LES QUINZE JOURS.

CAUSERIE AGRICOLE.

DES PLANTES CULTIVÉES EN GRAND POUR LEURS RACINES.

Des navets, turneps et rutabagas.

DES TRAVAUX QUI SUIVENT L'ENSEMENCEMENT.

Quand les navets ont été semés de la manière que nous avons indiquée, les travaux qui suivent deviennent faciles. Les plantes étant hors de terre et ayant deux feuilles un peu larges, on donne un premier sarclage à la main ou à la houe à cheval.

Le but de cette opération est de débarrasser la terre des mauvaises herbes qui sont levées en même temps que les navets, et aussi de remuer le sol, sans le retourner, pour le rendre accessible aux influences de l'air, et surtout à l'humidité de la nuit. Ce sarclage est extrêmement facile dans les rangées de navets. Un homme peut faire beaucoup de besogne dans une journée.

Comme cette opération ne peut détruire les mauvaises herbes qui sont entre les navets d'un même rang; on s'y prend de la manière suivante pour les faire disparaître: On les arrache à la main, tout en éclaircissant les plants des navets, et en ne laissant que les pieds les plus vigoureux. Il faut laisser entre chaque plant au moins un pied d'espace, et même 18 pouces, si on cultive des variétés dont les tubercules sont très-gros.

Quelque temps après ce premier sarclage, on donne un rechaussage à la main, ou mieux encore avec une charrue à double oraille, surtout si on cultive le navet en grand. Plus tard, aussitôt que le besoin s'en fait sentir, on donne un second et dernier rechaussage, soit encore à la main, soit avec un instrument conduit par un cheval.

Ces opérations ne sont pas toutes absolument nécessaires. Quelquefois un seul rechaussage suffit; mais plus la terre est

remuée, plus la récolte a de chance de donner de forts produits, et par l'ameublissement qu'on lui procure, soit par le sarclage soit par le rechaussage, on la rend propice aux récoltes de céréales qui doivent suivre.

Il est inutile de dire que l'époque des opérations qui suivent l'ensemencement, varie suivant le temps qu'il fait, le développement des mauvaises herbes et les autres travaux plus ou moins urgents que réclament les autres récoltes.

RÉCOLTE, CONSERVATION ET CONSOMMATION.

L'époque de la récolte est variable selon celle de l'ensemencement et selon que le temps est plus ou moins favorable à la végétation. En général, on ne doit commencer la récolte qu'après la maturité complète.

On doit arracher les navets par un temps sec. On commence par couper les feuilles pour les donner aux animaux, et on met ensuite les tubercules à l'abri pour les conserver. Si l'on a beaucoup de navets à arracher, on commence par couper les feuilles dans le champ, avant l'arrachage, ou on les fait manger sur place par les bestiaux, et on ne fait l'arrachage qu'après cette première opération. Quand on fait manger les feuilles sur le terrain, il faut que les animaux en aient assez pour se rassasier et ne pas déterrer les tubercules pour s'en nourrir.

Quant aux tubercules que l'on veut conserver pour l'hiver, on les place dans un endroit très sec. On met une couche de paille sur la terre, et on les place par rang autant que possible. S'ils sont placés dans de bonnes conditions, ils peuvent facilement se conserver jusqu'au printemps.

DES ENNEMIS ET DES MALADIES DES NAVETS.

A peine les feuilles sortent-elles de terre, qu'elles sont attaquées et dévorées par divers petits animaux, tels que les pucerons, les limaces, les altises; et plus tard, par les larvès d'un petit papillon, et par une mouche qui dépose dans la bulbe un œuf d'où sort une larve qui perforé le navet. C'est l'altise qui

est le plus dangereux. Un grand nombre de moyens ont été successivement mis en usage pour le détruire ; mais malheureusement ils ont été insuffisants pour la plupart, ou inapplicables dans la culture en grand.

Un journal belge a rapporté, en 1824, des expériences faites en Belgique, desquelles il résulterait que l'altise est propagée dans le sol par des œufs accolés aux graines. Si c'est le cas, on peut détruire ces œufs en trempant ces graines pendant quelques heures dans une forte saumure.

Quant aux autres ennemis des navets, on en est encore aux expériences pour découvrir des moyens de les détruire.

La rouille et la nielle attaquent les navets à différentes périodes de leur croissance, et cette croissance en souffre beaucoup. Il n'est d'autres moyens connus de les prévenir que celui d'une bonne culture dans des terrains bien assainis et bien meubles.

Les racines du navet et le tubercule lui-même sont encore affectés d'une espèce de chancre qui les détruit en partie ; on ignore la cause de cette maladie, qui paraît moins fréquente dans les champs amendés avec la chaux.

De la carotte, de sa culture.

ESPÈCES ET VARIÉTÉS.

Aucune racine n'a plus d'utilité que celle de la carotte pour l'alimentation des animaux de toute espèce. Les chevaux la préfèrent à toute autre nourriture. L'huile essentielle qu'elle contient, la rend un peu excitante et lui donne beaucoup d'analogie avec l'avoine.

D'après beaucoup d'expériences comparatives, on a constaté leur supériorité sur le grain et sur les pommes de terre pour l'engraissement des cochons. Mais il faut pour cela qu'elles aient été cuites. L'opinion admise aujourd'hui est que la cuisson a pour résultat de rompre les téguments qui emprisonnent la substance nutritive, et de la faire profiter en totalité à l'alimentation, résultat que ne peuvent effectuer que partiellement les organes des animaux.

Les vaches à lait se trouvent très bien de la nourriture dont les carottes forment la base ; cette plante a la propriété de donner au beurre, même en hiver, cette belle teinte jaune que les acheteurs regardent, à tort ou à raison, comme un indice d'une excellente qualité.

La carotte est une plante de la famille des ombellifères, dont les espèces sont peu multipliées. Voici les principales variétés cultivées :— 1o. La carotte jaune commune, dont la racine est courte et élargie. — 2o. La carotte blanche, qui est une variété de la précédente, mais qui lui est inférieure sous tous les rapports. — 3o. La carotte jaune dorée, dont la racine ne colore point le bouillon. C'est la meilleure espèce, mais une des plus petites. — 4o. La carotte rouge, longue et grosse ; elle vient bien dans les sables argileux. — 5o. La carotte blanche à collet vert. Cette espèce est bien caractérisée ; elle est très-productive. Sa racine sort un peu de terre, avantage incalculable pour les terrains qui ont peu de profondeur et qui permet sa culture dans les terres à navets.

Il arrive quelquefois que dès la première année, les carottes au lieu de développer leurs racines, *montent à graine*. Comme cette propriété est presque toujours héréditaire, on ne doit pas les employer à la reproduction. Au moment de la récolte on doit choisir les racines qu'on destine à porter graine ; on prend celles qui réunissent le plus grand nombre de qualités qui constituent l'espèce dans sa pureté ; celles par exemple qui sont droites, allongées, lisses, bien saines, et surtout sans bifurcations.

On coupe l'extrémité des feuilles, en laissant attachées à la racine seulement la longueur d'un pouce. Si on les laissait entières, cette partie de la plante pourrissant la première, pourrait altérer le corps même de la racine. On les met dans un lieu où elles sont à l'abri de la gelée, de l'humidité et de la lumière.

Au printemps, on les plante à trois pieds de distance, dans une terre bien préparée, on les rehausse comme les autres récoltes sarclées. Lorsque la plus grande partie des ombelles est mûre, on les coupe et on les suspend dans un endroit sec et abrité.

DU TERRAIN QUI LEUR EST PROPRE

Comme presque toutes les plantes dont la racine forme le principal produit, les carottes demandent une terre bien ameublie, ou du moins une terre dont la compacité n'offre pas trop de résistance à l'extension des racines. Si elles préférèrent un terrain sablonneux qui ne soit pas exposé à une grande sécheresse, ni à une humidité stagnante, elles donnent aussi des produits très-abondants, lorsqu'on les cultive dans un sol argileux, surtout si celui-ci contient un peu de chaux, et approche, par sa composition chimique, des terrains que l'on nomme marneux. Mais, dans l'argile pure, les carottes courent une double chance de non réussite ; en effet, si un pareil terrain est humide, les racines y pourrissent ; s'il est sec et resserré, elles ne peuvent s'y développer.

On ne doit pas semer la carotte dans les terrains pierreux et graveleux, parce qu'ils s'opposent au développement des racines, et qu'ils augmentent dans une forte proportion les dépenses de binage et d'arrachage. Cette plante supporte, sans en souffrir, le plus grand degré d'humidité que la plupart des autres plantes à tubercules ou fusiformes ; mais il faut pour cela que le climat soit chaud. On a remarqué que dans le pays où la période culturale est généralement humide, comme en Angleterre, les carottes donnent un plus haut produit que dans les contrées exposées à une grande sécheresse, à la même époque. Il ne faut pas néanmoins perdre de vue la destination à laquelle on réserve ce produit ; cultivées dans un climat sec, les carottes ont plus de saveur, et par conséquent de valeur quand on les destine à la vente.

La racine de la carotte étant fusiforme et pénétrant généralement à une grande profondeur dans le sol, le terrain auquel on la confie doit avoir une couche arable assez profonde pour ne point l'arrêter dans son développement en longueur.

On connaît, depuis peu d'années, quelques variétés dont les racines se rapprochent beaucoup, dans leur configuration de celles de certaines espèces de navets et de raves, et qui par cela même.

n'exigent pas un sol aussi profond. On peut encore cultiver dans ces mêmes terrains la variété dite blanche à collet vert, dont le tubercule croît en partie hors de terre.

(A continuer.)

HISTOIRE DE LA QUINZAINE.

Dans un des numéros de la *Gazette* de l'an dernier nous disions : "M. l'abbé Casgrain est biographe," aujourd'hui nous pouvons nous répéter avec une conviction encore plus forte ; car la brochure consacrée à M. G. B. Faribault, qu'il vient de publier, en est une preuve irrécusable. On ne peut mieux faire ressortir toutes les belles, bonnes et grandes qualités de son sujet. On ne peut mieux le rendre cher à ses concitoyens, quand il mérite de l'être, comme dans le cas présent.

L'auteur de cet excellent travail a été véritablement heureux dans le parallèle qu'il établit entre les deux frères Jean-Baptiste et George Barthélemy Faribault. Deux mots lui suffisent pour qualifier parfaitement ces types du cultivateur et de l'homme de la pensée : "Le pionnier de la science, le pionnier de la forêt," l'homme de pensée, l'homme d'action, l'archéologue et le fondateur de ville. Voilà tout un volume et des mieux rempli.

En parcourant les 132 pages consacrées surtout à M. G. B. Faribault et qui contiennent les documents les plus variés et les plus intéressants, nous nous sommes souvent dit : Que d'hommes illustres, que de savants aujourd'hui ignorés, dont les écrits, les actes de dévouement, les actions les plus dignes d'éloges, sont épars et dispersés dans les colonnes des feuilles publiques, vivraient aujourd'hui dans toute leur gloire, si le Canada eût possédé, surtout depuis la conquête, des écrivains aussi habiles, aussi actifs et intelligents que M. l'abbé Casgrain. Quel bénéfice ç'aurait été pour les lettres et l'histoire du pays !

Les bulles d'érection du nouveau diocèse de Rimouski sont arrivées à Québec depuis quelques jours. M. l'abbé Jean Langevin, principal de l'École-Normale Laval, a été nommé par le Saint-Père pour en être le premier évêque. Les vertus et les connaissances de M. Langevin, le rendent digne de la haute charge à laquelle le chef de l'Eglise vient de l'appeler.

L'honorable Hector L. Langevin, aujourd'hui en Angleterre, a eu l'obligeance d'adresser à la *Gazette des Campagnes*, ainsi qu'à plusieurs de nos confrères, le bill de la Confédération, tel que présenté au parlement anglais. Comme nous avons déjà fait connaître les divers changements faits à ce bill dans les conférences de Londres, et comme l'espace à notre disposition est très restreinte, nous n'en dirons pas davantage.

SUITE DE LA VIE DE PIE IX.

Ferdinand disait dans sa joie : "Portez tout à bord ; à Gaëte, nous choisirons. Nous avons le pape au milieu de nous, cela nous suffit !"

Et il rayonnait de contentement, de dévotion et de piété. Il ordonna à une centaine de grenadiers de la garde royale de s'embarquer au plus tôt, et de le suivre sur un autre vaisseau, pour débarquer avec lui, le lendemain, et faire la garde et les honneurs dûs à sa Sainteté.

Le Saint Père étant arrivé à Gaëte, et ayant appris l'arrivée du roi de Naples, se rendit au palais que possédait ce souverain dans cette forteresse ; il y arriva en même temps que le roi.

Quelle rencontre ! Quel noble et sublime spectacle eut lieu alors ! Le pontife suprême fuyant la colère de ses sujets ingrats, et le pieux monarque se prosternant devant cet hôte illustre, baigné de ses larmes, baisant, embrassant avec tendresse et respect les pieds du vicair de Jésus-Christ, se donnant à lui, se consacrant à son service, lui, sa famille et son royaume. Aucune plume n'est capable de retracer fidèlement cette scène ! un cœur vraiment noble et religieux peut seul s'en faire une faible idée.

La reine, à genoux sur le premier escalier avec ses enfants, offrit ses hommages au père des fidèles avec une rare piété et profondément émue...

La nouvelle de la fuite du Saint Père se répandit dans toute l'Europe avec la rapidité de l'éclair, et fut pour elle comme un coup de foudre. Le gouvernement français envoya aussitôt une députation au Souverain Pontife pour le prier de venir résider en France. Quelque temps après, il mit une armée sur la route d'Italie. Cette armée fut fort mal accueillie par les révolutionnaires, et se vit dans la pénible nécessité de faire le siège de Rome. Après quelques jours d'un combat acharné, elle se rendit maîtresse de la ville Eternelle. Les bandes révoltées aussi lâches que traîtres n'attendirent pas l'entrée des troupes françaises : elles craignaient trop pour leur propre vie et pour les dépouilles précieuses dont elles étaient chargées.

La paix fut aussitôt rétablie et tout entra dans l'ordre.

Les français se hâtèrent de tout préparer pour le retour du pape de son exil. Et en avril 1850, après une absence de dix-sept mois, Pie IX quittait Gaëte pour Rome.

Un convoi spécial du chemin de fer le conduisit à Caserte, où il était attendu par le roi de Naples, qui le reçut dans son palais en présence de toute la famille royale. A partir de Caserte, il voyagea dans les voitures de la cour de Naples, au milieu des acclamations et des *vivat* mille fois répétés par une foule immense, accourue en habits de fête, et tenant des branches d'olivier à la main.

On parvint ainsi à la frontière pontificale où le roi, qui avait constamment accompagné le Souverain Pontife, prit congé de lui. Alors encore eut lieu une scène profondément touchante, et qui impressionnât vivement tous ceux qui en furent témoins.

Sa Majesté le roi de Naples mit pied à terre ; Pie IX aussi descendit de la voiture. Prosterné aux pieds du chef de la chrétienté, qu'il tenait étroitement embrassés, Ferdinand ne pouvait quitter le Saint Père,

qui pleurait et bénissait ce roi si chrétien. Il le remercia avec effusion de l'hospitalité qui lui avait été accordée avec tant de générosité, et il appela une dernière fois les bénédictions du ciel sur sa tête et celle de son fils qui, aujourd'hui, reçoit lui-même l'hospitalité de l'auguste pontife qui le bénissait alors.

Le général Baraguay-d'Hilliers, commandant de l'armée française à Rome, envoya un de ses officiers d'état-major au-devant du pape pour le complimenter ; et lui-même partit le lendemain pour aller le rencontrer à Velletri.

Les troupes françaises échelonnées depuis cette ville jusqu'à Rome, se rabattaient successivement pour escorter Pie IX et le suivre dans sa capitale.

Dire la joie qu'éprouvèrent alors ces braves soldats, à la vue du pape, les bénissant encore plus avec son cœur qu'avec sa main, est chose impossible. Toutes leurs fatigues, toutes leurs blessures, tout leur sang versé sous les murs de Rome sont, à leur jugement, mille fois payés par cette bénédiction, qui est pour eux le gage de toutes les bénédictions du ciel.

La foule se porta sur la place de St Jean de Latran où Pie IX devait mettre pied à terre. Lorsque le canon y eut annoncé son arrivée, un silence profond et solennel se fit aussitôt et on s'inclina profondément sous la main du pasteur bien-aimé. Quelques instants après, une explosion de joie et de cris d'allégresse se fit entendre de toutes les parties de la foule. On ne pouvait contenir son enthousiasme à la vue de cette tête vieillie par l'exil, de ce vénérable père brisé par les fatigues du voyage et plus encore par l'émotion. Ce n'était plus l'émeute qui criait : Vive Pie IX ! cachant un blasphème ou un cri de mort sous cette hypocrite exclamation ; c'était le cœur d'un fils, d'un enfant qui criait humblement, amoureuxment : " Saint père, votre bénédiction !... Vive le pape ! Vive la religion !... "

Voici ce qu'un témoin oculaire et digne de foi, écrit de cette journée à jamais mémorable : " On pleurait, on criait : Bénissez-nous, père !... Les soldats français, eux-mêmes en étaient troublés jusqu'aux larmes. Ces cris avaient si bien l'air de dire : Père, pardonnez-nous ?... Le pape lui aussi avait deux grosses larmes qui lui coulaient le long des joues.

" Le corps diplomatique aussi s'est jeté aux pieds du Souverain Pontife, et c'est ainsi, sous les impressions les plus émouvantes, qu'il est entré à Saint Jean de Latran.

" Les cris de bénédiction, bénédiction ! Le bruit du canon, le son des cloches, tout cela se confondait et faisait comme une grande et universelle acclamation.

" Pendant ce temps, dit encore le témoin, nos soldats étaient respectueusement à genoux, dans l'attitude la meilleure, la plus appropriée à la circonstance ; on ne leur avait rien dit, on les avait laissés à leurs bons sentiments ; mais nos soldats ont dans le cœur tous les plus nobles et les plus délicats instincts. Ce sont des êtres qui ne peuvent qu'être admirés

partout où on leur voit jouer un rôle et livrés à leur bonne nature.

De St. Jean de Latran on se rendit à St. Pierre. Il y avait au-delà de 100,000 personnes sur le parcours. Dans cette basilique on chanta le *Te Deum*, et on donna la bénédiction du Saint Sacrement. Le soir la ville entière était illuminée.

Le 18 avril, le Saint Père bénit toute l'armée française réunie sur la magnifique place du Vatican. Il y eut dans cette circonstance, disent les témoins oculaires, un moment des plus solennels ; quand le pape arriva sur l'estrade, les tambours cessèrent de battre et le général cria d'une voix forte : *genou terre !* au même instant, toute l'armée comme un seul homme est tombée sur le sol, s'est inclinée profondément, et le Souverain Pontife élevant la voix, a commencé la prière de la bénédiction, à laquelle cent mille bouches répondirent. Sa voix forte et mélodieuse se faisait entendre à la plus grande partie de cette immense foule. Surtout, qu'il a été grand et sublime lorsque, élevant ses deux mains vers le ciel, il est allé y chercher les bénédictions du Dieu des victoires, pour les faire descendre sur ses sujets et sur la France agenouillée à ses pieds, armée pour sa défense. Un *amen* universel répondit à cette solennelle invocation ; et à un second commandement du général en chef, toute cette foule prosternée se releva en criant, avec le plus vif enthousiasme : Vive le pape ! Vive le pape !... "

Celui qui a vu une telle chose, dirons-nous avec M. de Montalembert, celui qui a vu les soldats français agenouillés dans leur force et leur simplicité, sur la place du Vatican, inclinant leurs bannières libératrices, ayant devant eux la basilique de St. Pierre, la cathédrale du monde, sous leurs pieds la poussière des martyrs, sur leur tête la main de Pie IX pour les bénir, celui-là peut se dire qu'il a vu le plus beau spectacle que puisse éclairer le soleil.

Il avait été convenu que tous les officiers et soldats qui auraient des chapelets ou autres objets de piété à faire bénir, les tiendraient dans leurs poches ou dans leurs sacs, en défilant devant le Saint Père, après la bénédiction de l'armée, l'intention du pape étant de les bénir en ce moment. On ne saurait imaginer les milliers de chapelets et médailles qui ont été achetés pour cette cérémonie. Un colonel en a acheté, lui seul, pour quatre-vingts piastres. " En voilà pour huit francs, disait un simple soldat en montrant ses mains pleines de chapelets à la porte d'un magasin, où il venait de faire ses emplettes, il ne me reste plus que deux sols, mais c'est égal ; ma famille sera si contente en recevant ces chapelets bénits par le pape ! "

Au milieu de ces fêtes et de ces triomphes, Pie IX n'oublia pas un seul instant qu'il avait d'immenses désastres à réparer et un immense pardon à répandre. Ce pardon, il l'avait déjà pourtant accordé dans son cœur aux plus coupables et aux plus ingrats.

Il se mit aussitôt à l'œuvre, et rien ne pouvait égaler son zèle et sa charité ; mais il était écrit dans les décrets de l'Eternel que la couronne temporelle de ce pontife ne devait pas cesser un instant d'être une

couronne d'épines. La république française ternit la gloire qu'elle s'était acquise aux yeux du monde entier, par son expédition de Rome, en présentant à Pie IX un programme qui lui dictait des réformes immédiates, et qui ne pouvaient être accordées sans renverser de nouveau le trône pontifical, et qui lui imposait la clémence, comme si elle eût douté de la bonté de son cœur. Le pape, en se soumettant aux conditions de la diplomatie, abdiquait ses droits de souverain de Rome, pour n'en être plus que l'évêque. Il se montra encore dans cette périlleuse circonstance, à la hauteur de sa mission : " Je prétends, dit-il, païdonner et gouverner moi-même mes Etats, et je préfère l'exil à l'abdication. Devant l'incroyable fermeté de Pie IX, le fameux programme de Paris tomba à l'état de lettre-morte, ce qui n'empêcha pas pourtant ses auteurs d'essayer d'année en année, jusqu'à ce jour, de faire prévaloir leurs prétentions inqualifiables et anti-catholiques.

En présence de ces difficultés toujours renaissantes, dont toute la responsabilité doit tomber uniquement sur quelques têtes couronnées de l'Europe, Pie IX n'eût, humainement parlant, qu'une ressource, sa constance.

La révolution, pendant son règne de courte durée, avait tout abîmé, tout paralysé, son passage n'avait été marqué que par des ruines, des rapines et des sacrilèges. Pie IX se mit à l'œuvre et travailla avec une ardeur sans bornes à guérir tous les maux, à cicatriser toutes les plaies, à soulager toutes les misères que ses ennemis avaient semé sous leurs pas. Le commerce, l'agriculture, les finances, l'instruction, la moralité, tout fut l'objet de sa plus sérieuse attention, et au bout de quelques mois seulement le bien opéré était immense.

(A continuer.)

CORRESPONDANCE.

Patates de M. Gooderich.

Nous remercions M. Barnard, écr., C. M. d'avoir bien voulu se servir de la *Gazette des Campagnes* pour faire connaître aux cultivateurs canadiens les importantes expériences qu'il a faites sur la culture de différentes variétés de patates. C'est sans doute un grand service rendu à son pays que de porter les armes pour sa défense ; mais ce n'en est pas un moins grand que de faire connaître des variétés de patates qui sont exemptes de la maladie qui fait des ravages si ruineux, puisque ce tubercule entre pour les trois quarts dans la nourriture de l'homme et des animaux.

Monsieur le Rédacteur,

Il y a six ou sept ans, je fus frappé des éloges que les journaux agricoles américains d'alors faisaient des nouvelles espèces de patates obtenues par un M. Gooderich, ministre anglican et surintendant d'un hospice d'aliénés à Utica, N.-Y. Ce Monsieur était convaincu qu'en obtenant de nouveau la patate de l'Amérique du Sud, d'où ce tubercule indispensable nous est d'abord venu, et en la cultivant par la graine, on obtiendrait de nouvelles

espèces, plus productives et moins sujettes aux maladies, qui tous les ans, nous enlèvent une si forte partie de la récolte de ce légume. Dans le but de prouver sa théorie, il fit venir, à grands frais, une petite quantité de patates de l'Amérique du Sud. Les rapports qui ont paru sur ces essais nous disent : tous les efforts qu'il lui fallut faire pour s'assurer quelques patates telles qu'il les désirait. C'est avec celles-ci qu'il commença ses essais ; mais pendant plusieurs années, les résultats furent des plus incertains. La culture par la graine lui donnait des espèces presque innombrables, mais dont la majorité dut être rejetée après quelques années de culture ; et il paraît certain que pour obtenir enfin cette variété qu'il a appelé " Garnet Chili " il lui fallut essayer pas moins de 500 variétés. Cette espèce se répandit bientôt dans l'Etat de New-York, et maintenant on la trouve dans tous les Etats-Unis ; et je voyais, il y a deux ans, des circulaires venant du Haut-Canada dans lesquelles cette variété était recommandée par un très grand nombre de cultivateurs les plus distingués de cette partie du pays. Partout, les rapports s'accordent à la reconnaître, non-seulement, comme une espèce des plus productives et d'excellente qualité, mais aussi comme entièrement exempte des différentes maladies dont ce légume a tant à souffrir.

Je fis venir des Etats-Unis une petite quantité de ces patates, et malgré le coût de cette importation, je n'ai pas eu raison de la regretter. Dès la première année, le minot semé me donna 35 minots de magnifiques patates parfaitement saines. Encore ce minot quand il fut égermé ne faisait, tout au plus, que trois gallons de semence. Cependant comme je ne les avais reçues et semées que vers le 12 juin, elles ne mûrirent pas, et je ne pus cette année-là juger de leur qualité. L'année suivante, j'en semai dix minots qui produisirent 300 minots d'une excellente qualité.

Cette espèce est de belle forme presque ronde, sans cavités, la chair parfaitement blanche et la peau rose, mais tellement mince qu'au toucher avec l'ongle, elle se détache et laisse voir la blancheur de la patate. Cuites, elles sont plus blanches qu'aucune espèce que je connaisse, et fleurissent avant qu'elles soient parfaitement cuites. Elles sont aussi très grosses et tellement égales que l'on trouve guère plus de 2 par cent de petites.

Pendant trois ans et jusqu'au printemps dernier j'ai cessé d'en cultiver d'autres espèces, et je n'ai pas eu raison de le regretter. Cette année je les ai encore cultivées avec le plus grand avantage et je ne leur ai permis pour rivaux que quatre minots de trois nouvelles espèces, provenant encore des cultures du M. Gooderich.

Mais ce qui distingue plus spécialement les " Garnet Chili " de toutes les autres variétés, et j'en ai essayé au moins trente espèces, c'est qu'elles ont été cultivées sous toutes les circonstances et dans tous les sols ; et partout elles se sont sauvées de la maladie, qui cause tant de ravages. Chez moi, et je puis avoir le témoignage de tous ceux qui ont travaillé à les récolter depuis que je les cultive, nous n'avons trouvé ni sur la terre ni dans la récolte, une seule patate gâtée de cette espèce. Il est vrai que le terrain est très favorable à cette culture, mais avec les autres espèces, toujours nous perdions une partie assez considérable de la récolte. Elles se sont toujours très-bien conservées jusqu'au printemps et même jusqu'à la récolte suivante. Mais vous verrez par les certificats que j'inclus que le même résultat a été obtenu dans des terres fortes et mouillées, où l'on avait depuis longtemps cessé de cultiver ce légume ; et cela, non pas dans un seul endroit, mais les différentes parties du pays. Vous avez dû vous-même voir par les journaux agricoles des Etats-Unis et du Haut-Canada que les mêmes résultats ont été obtenus partout où cette espèce a été essayée, et j'espère qu'avant longtemps elles seront cultivées généralement dans les différentes parties du Bas-Canada.

Je me proposais, il y a deux ans, de vous donner le résultat de mon essai, mais mes occupations militaires m'en ont alors empêché. L'année dernière la même raison me fit remettre encore, et cette année vous verrez par le style de ces quelques notes que mon temps doit être plus ou moins bien employé. Cependant je croirais manquer à mon devoir en ne faisant pas connaître aux cultivateurs canadiens un fait qui devrait leur être si avantageux.

Je dois ajouter encore que M. Gooderich ne s'est pas contenté de son premier succès, mais qu'il a continué ses essais jusqu'à sa mort, et qu'il nous a laissé plusieurs autres variétés recommandables sous bien des rapports; entre autres une espèce appelée "Early Gooderich," une autre "Gleeson" et une troisième "Harrison," qui toutes trois ne sont connues que depuis quelques années, mais qui promettent de magnifiques résultats. Je me contenterai de vous dire que quatre minots de ces trois espèces que je fis venir au printemps dernier m'ont donné 120 minots d'excellentes patates.

Montréal, 25 février 1867.

ED. BARNARD.

Nous publierons au prochain numéro les attestations que M. Barnard a bien voulu nous envoyer.

L'Ecole d'agriculture de Ste. Anne.

Pour la seconde fois depuis le commencement de l'année scolaire, le 8 du courant, un élève de l'Ecole d'agriculture subissait sa dernière épreuve, et développait une thèse longue et sérieuse, sur la rotation à suivre dans la culture d'une terre dont le sol et l'étendue avaient été déterminés par les professeurs de l'établissement. Cet élève démontra avec facilité toutes les ressources que peut offrir un sol, même médiocre, si on sait le traiter avec intelligence, l'aérer avec soin, l'amender, le fumer à propos, lui accorder les cultures améliorantes qu'il réclame, les façons qui peuvent l'améliorer, enfin le traiter comme le véritable objet de son affection. Ses réponses furent tellement satisfaisantes que ses examinateurs furent unanimes à lui accorder le *breve de capacité* que l'institution s'est engagée à délivrer à tous ceux qui, pendant deux années, suivront avec succès tous les cours théoriques et pratiques qui s'y donnent.

Le nouveau diplômé, M. Auguste Gagnez, est le troisième fils de M. Calixte Gagnez, respectable cultivateur de l'Islet, qui a étudié à l'Ecole d'agriculture de cette localité. Ce père intelligent a fait les plus grands sacrifices pour l'instruction de ses enfants. Deux d'entre eux, David et Lucien, ont reçu l'instruction et l'éducation collégiales et trois l'instruction agricole. Point de doute que ces enfants sauront dédommager un si bon père de tant d'efforts et de sacrifices. L'un d'eux est déjà au service de la patrie et a obtenu le grade de capitaine dans les rangs de nos braves volontaires; un autre qui, dans quelques mois, aura complété son cours classique, fait concevoir les plus belles espérances. Quant à ceux qui ont étudié la science agricole, deux d'entre eux, Auguste et Eustache, ont le dessein bien arrêté de prendre, à la fin de ce mois, la route de Québec au lac St. Jean, pour défricher des lots que possède leur père sur les bords fertiles et enchanteurs de ce lac, et s'y fixer pour toujours. Dire adieu à des parents chéris, s'éloigner du toit où l'aisance n'a jamais fait défaut; à la fleur de l'âge, s'enfoncer dans une forêt lointaine pour y fixer son séjour, voilà sans doute faire preuve d'un grand courage; voilà encore un exemple que tant de nos jeunes compatriotes qui ne savent encore comment compter avec l'avenir devraient s'empresse de suivre. Quant à nous, nous disons de bon cœur; honneur à ce père dévoué; courage et succès à ses dignes enfants.

American Agriculturist.

Nous recevons, depuis le commencement de l'année, un journal agricole qui se publie à New-York, sous le titre de *American Agriculturist*. Ce journal s'occupe de la culture des champs, des jardins et d'économie domestique. Il paraît une fois par mois, contient 32 pages de matière, un nombre considérable de gravures à chaque numéro. Il est, tant sous le rapport de la forme que sous celui du fond, aussi recommandable que peut être une publication du genre. Il compte un quart de siècle d'existence.

Les propriétaires de ce journal, MM. Orange Judd et Cie., vu sa grande circulation (125,000 abonnés), ont pu réduire le prix de l'abonnement à la petite somme de \$1.50 par année, outre les frais de poste qui se montent à 12 cents.

Ceux de nos lecteurs qui savent la langue anglaise, et qui voudraient s'abonner à cette feuille, apprendront sans doute avec plaisir qu'il leur est accordé un privilège, et au lieu de payer \$1.62 par année, ils n'auront à payer qu'une piastre et 12 cents, s'ils s'adressent directement à M. Firmin H. Proulx, propriétaire de la *Gazette des Campagnes*.

Voilà sans doute un avantage qu'il ne faudra pas négliger.

RECETTES.

Danger du contact du fer avec les arbres.

Il faut éviter de ficher des clous ou crochets de fer dans l'écorce des arbres d'un verger; il a été reconnu que le fer mis en contact avec l'écorce faisait périr la partie où il était placé. On attache les arbres contre le mur au moyen de petites lanières de drap qui tiennent les branches à quelque distance du clou fixé.

Précautions contre les animaux nuisibles.

Lorsque les vergers sont exposés à l'invasion des lapins ou autres animaux qui rongent l'écorce des arbres, le meilleur moyen de protéger les arbres est de délayer de la fiente de chien dans une suffisante quantité d'eau, et d'asperger de temps en temps au moyen d'un pinceau les écorces que l'on a besoin de préserver. Les plaies déjà faites par le gibier dans l'écorce se guérissent parfaitement avec un cataplasme de bouse de vache et d'argile. En donnant à l'écorce et aux boutons des arbres une couche de peinture composée de parties égales de fleurs de soufre, de tabac en poudre, de chaux passée au tamis, avec moitié de noir de fumée, le tout délayé dans de l'eau de savon et de l'urine, on garantit les arbres de l'attaque des insectes, en même temps que l'on augmente leur vigueur. Cette opération doit se pratiquer après la taille.

Une nouvelle préparation de la pomme de terre.

C'est à M. Fabre qu'on la doit. On sait que, lorsqu'arrive le printemps, les pommes de terre ne sont plus mangeables; elles ont perdu toute leur fraîcheur et leur goût. M. Fabre, pour obvier à cet inconvénient, à ce manque d'alimentation principale des classes ouvrières, alors que la belle saison est en retard et que la plantation se fera sur une petite échelle cette année, a proposé de mettre les pommes dans de l'eau chaude, de ne pas attendre leur entière cuisson et de les retirer. Ensuite les épousser avec soin, les couper en tranches assez minces: saupoudrer ces tranches avec du sel marin dans la proportion de 2 livres par 50 livres; porter dans un four ces tranches de pomme de terre convenablement salées, et les laisser sécher de façon à ce qu'on puisse les mettre en farine dans un moulin disposé à cet effet. Dans cet état, la pomme de terre peut être gardée très longtemps sans crainte d'altération. Elle peut servir dans les voyages au long cours où l'uniformité de viande salée finit toujours par dégoûter. Cette farine de pommes de terre peut alors servir à faire des purées, de la soupe, etc.

UN HÉRITAGE

Nouvelle---1780

(Suite.)

— Mon capitaine ! fit Jean d'un ton suppliant, ne rappelez plus cela.

— Et lorsque mon équipage trama ce complot contre moi et que tu me le découvris au péril de ta vie !.. l'as-tu oublié, drôle !

— Bon ! et au retour vous fîtes construire une maison à ma vieille mère : n'étions-nous pas quittes ?

— Et lorsque nous combattions à bord contre les Marocains ; lorsque le glaive brillait déjà sur ma tête et que tu fis tomber le bras qui devait la faire sauter.. l'as-tu oublié aussi ? l'ai-je fait bâtir une maison pour cela ? Veux-tu encore aller mourir à l'hospice ? eh ?

— Mon capitaine !

— Viens que je t'embrasse ! mauvais garnement !

— Mon bon maître ! s'écria Jean en se précipitant au genoux du capitaine et s'emparant de sa main, cette main-là doit fermer les yeux du vieux matelot.

— Allons, voyons, dit le capitaine en le relevant, oublions tout cela : c'est trop bête de voir pleurer deux vieux marins comme nous ; descends et va me chercher la pipe.

— Ah ! de grand cœur. Mais, capitaine, qu'a dit M. le docteur touchant votre frère ? la réconciliation aura-t-elle lieu ?

— Peut-être.. cela dépend de lui.

— Et vous le désirez, n'est-ce pas ?

— Je le voudrais, mais puis-je oublier tout le passé ? Ce qui est fait, est fait, Gros-Jean.

Mais qui sait si ce que certaines gens vous mettent dans la tête est réellement arrivé ? Il y a des hommes si méchants que dès qu'ils voient un peu de fumée, ils se mettent à souffler dessus pour en faire un incendie, et puis y apportent du bois pour nourrir la flamme.

— Tu peux avoir raison, mon vieux, dit le capitaine en réfléchissant.

— J'en ai vu souvent des incendies, reprit le matelot, et j'ai remarqué...

— L'ais-toi, Jean, interrompit le vieillard, je ne veux plus penser à cela.

— Allons ! un bon mouvement, mon capitaine ! faites un pas vers votre frère, et... tendez-lui la main.

— Mon frère ! c'est mon frère en effet, dit le capitaine en soupirant.

S'il entra ici avec un visage amical....

— S'il entra ici ! s'écria le vieillard avec un certain effroi et faisant un mouvement comme pour se lever.

— Oui, continua l'impitoyable matelot, s'il vous tendait la main lui ?... et s'il vous disait : " Mon frère, ne me fuis pas. "

— Eh bien ! après ?

— S'il disait... " Mon frère Simon, notre mère nous voit ! " et qu'en disant cela il se précipitât dans vos bras ?

— Eh bien... s'il faisait cela... je dirais à mon tour : " Pierre, mon ami, embrassons-nous ; " ... mais il ne le fera pas.

— Bon ! mon capitaine, reprit Gros-Jean en battant des mains : vous voilà comme je vous veux. Maintenant je suis content ; mais nous nous reverrons ; je n'en ai pas fini avec les méchants....

Le matelot sortit en disant ces mots et le capitaine le rappela en vain.

VII

Transportons-nous dans la maisonnette de Pierre Berthezène. Nous le retrouvons accablé, la tête dans ses mains et s'efforçant de cacher à sa fille sa profonde tristesse ; mais il y réussit peu et se trahit malgré lui. Ernestine était assise à son côté et entourait de son bras blanc le cou du vieillard.

— Bon père, lui dit-elle, vous souffrez et vous voulez cacher vos chagrins à votre enfant ; ce n'est pas bien, cela : ne dois-je pas tout partager avec vous ?

— Hélas !.. fut toute la réponse du père.

— Vous qui avez toujours supporté votre situation avec tant de courage ! vous à qui une maladie longue et cruelle n'a jamais pu arracher un murmure, qui peut donc aujourd'hui vous assombrir à ce point !

— Faut-il te l'avouer ? dit le vieillard vaincu par l'insistance d'Ernestine ; c'est toi, c'est ton avenir qui me préoccupe. N'est-il pas vrai que tu as à te plaindre des assiduités de notre voisin, le jeune chevalier d'Herfort.. Ne t'en défends pas, je le sais.

— Vous devez donc savoir aussi, reprit la jeune fille avec calme et dignité, que j'ai reçu ses hommages avec le dédain qu'ils méritent et la fierté que m'inspire un non sans tache.

— Bien, ma fille, ma chère enfant, je te reconnais là et je n'attendais pas moins de toi ; mais, ce péril écarté par ta prudence et ta vertu, que vas-tu devenir si je meurs ? sans ressources, sans abri, en butte à des créanciers impitoyables..

— Pourquoi se laisser aller ainsi au découragement, mon père ? Dieu ne nous a jamais abandonnés, il ne nous laissera pas périr.

A peine achevait-elle ces mots que le procureur, avec lequel nous avons déjà fait connaissance, entra sans se faire annoncer. Sa figure était rayonnante ; ou voyait qu'il flairait une bonne affaire et qu'il était pressé de la mener à bien.. c'est-à-dire à une fin lucrative.

— Je viens vous faire mon compliment, s'écria-t-il de la porte, sans autre préambule, l'affaire est arrangée.

— Quelle affaire ? demanda le vieillard avec anxiété, et croyant qu'il s'agissait de son éternel procès avec son frère.

— Celle dont vous m'aviez parlé : Mlle Ernestine entrera demain, si elle le veut, chez Mme de Tresseman.

— Mon père ! s'écria la jeune fille, je vous l'ai dit, ma place est près de vous ; quoiqu'il arrive, je ne veux pas vous quitter.

— Mais, Mademoiselle, reprit le procureur étonné et mécontent, vous refusez votre fortune et la guérison de votre père : rien ne lui manquera plus. Mlle de Tresseman épouse le chevalier d'Herfort, c'est chose décidée ; cette maison sera l'une des plus puissantes du pays..

— Le chevalier.. d'Herfort, interrompit Pierre en fronçant le sourcil et regardant sa fille, dont le front se couvrit aussitôt d'une vive rougeur ; c'est le chevalier d'Herfort qui a obtenu de sa femme l'entrée d'Ernestine dans sa maison ?.. vous vous êtes chargés là d'une commission.. êtes-vous le mandataire du chevalier, votre client ?

— Sa belle-mère va être seule par suite du mariage ; elle désire une demoiselle de compagnie ; j'ai proposé Mlle Berthezène, et elle a été acceptée : quoi de plus simple ? répondit le procureur avec un imperturbable aplomb.

— Quoiqu'il en soit, M. Riffle, n'en parlons plus, je vous prie.

— Mais avez-vous pesé les avantages dont vous vous privez par ce refus.. peu poli ?

— Tous, dit assez sèchement le vieillard.

— La maison de Tresseman est riche, celle d'Herfort plus encore.

— Soit ! il y a tant de gens qui, s'ils n'étaient riches, ne seraient rien.

— Le chevalier pourrait aisément donner à votre procès une tournure favorable.

— Il viendrait vraisemblablement trop tard.

— Je connais votre situation, je sais que vous avez des dettes.. dit Riffle, insistant.

— Mais du moins ma conscience est pure.

— Et si par hasard vos créanciers vous poursuivaient... ce qui n'est pas impossible.

— Dieu n'est-il pas là ? il ne nous a jamais abandonné...

A ce moment, la vieille cuisinière entre' ouvrit la porte et dit à son maître :

— M. Berthezène ?

— Eh bien ?

— Pardon d'interrompre votre conversation ; mais on me presse, on insiste pour que je vous donne ces deux quittances.

— Quelles quittances ?

— L'une est du propriétaire de la maison, pour le loyer... .

— Le loyer ! fit Pierre avec douleur.

— Il est payé, reprit Jeanneton.

— Payé ! par qui ?

— Je l'ignore, Monsieur.

— Mais le propriétaire te l'a-t-il dit en te la remettant ?

— Il ne m'a rien dit. L'autre quittance m'a été remise par...

— Encore ! fit Pierre ; et, elle est payée aussi.

— Lisez :

— " Montant à deux cent dix-huit francs trois sous, que je déclare avoir reçus tout présentement du sieur Pierre Berthezène et dont je le tiens quitte... " Et as-tu au moins demandé le nom de celui qui a acquitté ce mémoire à mon insu ?

— Oui Monsieur, mais on n'a pas voulu me le dire.

— Quel peut être ce bienfaiteur inconnu ? dit Pierre d'un air soucieux.

— Pour faire des présents pareils, il faut non-seulement le vouloir, mais aussi le pouvoir... et je ne connais dans le pays que le chevalier de...

— Mon père interrompit Ernestine, avec vivacité, n'acceptez pas cet argent ; je travaillerai jour et nuit, s'il le faut, jusqu'à ce que nous ayons payé.

— Je rendrais plutôt l'anneau de ta mère que d'accepter de tels bienfaits, ajouta le vieillard.

— Mon père, s'écria Ernestine, voici le docteur ; il éclaircira peut-être ce mystère, il connaît tout le pays.

— Oh ! sans doute, répliqua aigrement le procureur, c'est un docteur qui sait tout faire : guérir ou tuer des malades, conduire des procès... tous les métiers à la fois ; j'ai l'honneur de vous saluer, M. Berthezène. Réfléchissez sur ma proposition, c'est dans les meilleures intentions que je vous l'ai faite.

Le docteur Dufresne entra en ce moment.

VIII

— Mon cher docteur, lui dit Pierre en lui tendant la main avec affection, je suis toujours heureux de vous voir, mais plus heureux encore aujourd'hui : j'ai besoin de vous.

— Souffririez-vous davantage ? demanda le médecin avec intérêt.

— Non, Dieu merci, mais tenez, voilà deux mémoires payés et quittancés, sans qu'il m'en ait coûté un denier ; vous connaissez le pays mieux que moi : quel peut être à votre avis, le coupable ?

— Le coupable ! dit M. Dufresne en souriant, je ne connais qu'un homme capable de...

— Et cet homme serait...

— Votre frère.

— Mon frère ! lui qui depuis quinze ans a publié contre moi tant d'écrits injurieux.

— Ces écrits ont été composés par son homme d'affaires, et ces mémoires, il les a payés lui-même.

— Quoi ! il les aurait réellement payés ?

— Il m'a questionné plusieurs fois sur votre situation, et je ne verrais rien d'étonnant...

— Mon ami, vous chargez mon cœur d'un poids énorme, interrompit le vieillard.

— L'amour fraternel est-il donc si accablant ?

— Les bienfaits d'un ennemi...

— Sont les premiers pas sur le terrain de la réconciliation.

— Hélas ! dit Ernestine en essuyant une larme, quand me sera-t-il permis d'aimer mon oncle ?

— Bientôt, j'espère, Mademoiselle. Je venais vous annoncer une bonne nouvelle : grâce à des efforts incessants, le procès est terminé, et selon vos désirs... on jettera la procédure au feu ; et l'inimitié sera anéantie avec elle.

— Toujours le même ! s'écria Pierre ; Ernestine, aide-moi à me lever, pour que je puisse embrasser cet excellent homme.

— Mon bon, mon cher docteur ! dit à son tour Ernestine en saisissant une des mains de Dufresne et la pressant dans les siennes, que Dieu vous bénisse ! Si quelque jour votre mère avait besoin de soins, promettez-moi que vous n'auriez pas d'autre garde-malade que moi.

— Je vous prends au mot ! dit gaiement M. Dufresne.

— Mon Dieu ! vous ne m'avez jamais entendu murmurer de ma pauvreté, dit Pierre en levant les mains au ciel ; mais je le regrette aujourd'hui amèrement, puisqu'elle m'interdit de récompenser dignement cet excellent ami...

— Vous pauvre ! en possédant une telle fille !

— Et que peut cette chère enfant, que mêler ses larmes de reconnaissance à celles de son père ?

— Elle peut davantage, répliqua le docteur en souriant un peu malicieusement.

— Comment, docteur ? fit Pierre d'un air surpris.

— Aurez-vous plus mauvaise opinion de moi quand vous me saurez intéressé ?

— Je ne vous comprends pas.

— Mademoiselle Ernestine, ne me disiez-vous pas, ce matin, que vous aimeriez l'homme qui donnerait à votre père une vie tranquille et libre de soucis ?

— Certes oui, et je le pense toujours.

— Et ne venez-vous pas de me dire que vous voudriez prendre soin de la vieillesse de ma mère !

— Oh ? de tout mon cœur.

— Eh bien, ma chère enfant, rappelez-vous que je vous ai pris au mot.

— M. Dufresne... balbutia Ernestine.

— Retireriez-vous votre parole ?

— Docteur, dit le vieillard, Ernestine est embarrassée pour vous répondre, c'est donc à moi de le faire. Je suis sûr de ses sentiments : elle vous aime et vous estime comme le sauveur de son père, mais elle est sans fortune, elle a peu de talents, sa figure ne peut vous avoir séduit au point de faire pour elle une folie, et...

— N'allez pas plus loin, monsieur Berthezène, je vous en conjure, et permettez-moi de vous répondre : les femmes les plus belles ne sont souvent pas aussi séduisantes que celles qui sont douces, bonnes, sensibles et pieuses. Les affections d'une âme vertueuse impriment sur les traits des caractères célestes qui sont beaux jusque dans l'extrême vieillesse, et quant aux qualités du cœur, le médecin qui a pu observer pendant deux ans une fille près du lit de son père malade ne peut pas se tromper dans son choix !

(A continuer.)

H. ROUX-FERRAND.

Manière de faire la potasse

M. Melphos, de St. Paul de Chester, nous adresse la communication suivante sur la manière de faire la potasse. M. Delphos est depuis plusieurs années fabricant et exportateur de potasse. Personne ne s'y connaît aussi bien que lui.

1o Mettez des morceaux de bois au fond de la cuve qui doit recevoir la cendre.

2o Recouvrez le bois d'une couche de paille d'avoine d'environ trois à quatre pouces d'épaisseur.

3o Sur la paille répandez environ un demi-minot de chaux.

4o Remplissez la cuve de cendre, sans trop la fouler.

5o Arrosez tranquillement afin qu'il ne se fasse pas de cours d'eau à travers la cendre, mais que l'infiltration soit égale partout.

6o Nettoyez avec soin, les vaisseaux qui doivent recevoir le lessis.

7o Prenez le lessis, mettez-le dans la bouilloire, et faites bouillir à un feu lent et continu.

8o Quand le lessis aura bouilli pendant un certain temps, il gonflera, et aussitôt qu'il aura cessé de gonfler, l'opération de la fonte devra commencer : alors chauffez à un feu très ardent ; faites rougir la chaudière ; quand le liquide aura pris la consistance de l'huile, l'opération sera terminée, vous aurez de la potasse.

9o Trempez la potasse dans les chaudrons pour la faire refroidir.

10o Quand elle est refroidie, videz et mettez en quarts.

L'Union des Cantons de l'Est a affirmé dernièrement qu'en la vidant, la bonne potasse se fend en quatre. Ceci est une erreur contre laquelle il faut mettre le public en garde. Le fait que la potasse se fend ou ne se fend pas ne veut rien dire. Il y a de la potasse de première qualité qui ne se fend pas du tout. Le bon potassier connaît, au simple coup-d'œil, la qualité de la potasse.

HORACE DELPHOS.

St. Paul de Chester, 25 janvier 1867.

—(Revue Agricole.)

Emploi du chlorure de chaux dans les étables.

Personne n'ignore que le chlorure de chaux est employé avantageusement à combattre les épizooties ; mais on sait beaucoup moins généralement que son odeur déplait à un grand nombre d'animaux. Toutes les espèces de mouches, et surtout les mouches piquantes, peuvent par son emploi, être chassées d'une écurie en une seule nuit. Il suffit pour cela de placer un peu de chlorure sur une planche suspendue à une certaine hauteur et de laisser entr'ouverte une fenêtre, que l'on doit avoir soin de fermer le lendemain de bonne heure. Ce chlorure, loin de nuire au bétail, est, au contraire, utile par son influence sur les miasmes. Il va s'en dire que l'on doit employer ce moyen souvent, par exemple au moins une fois

par semaine, ce qui est d'autant plus facile qu'il n'exige que très-peu de dépenses et de préparatifs. Une pièce où se trouve du chlorure de chaux est aussitôt désertée par les rats et les souris, et on en a fait l'expérience avec un succès étonnant dans un vaste hôtel de Nuremberg. Le chlorure de chaux préserve aussi parfaitement les plantes des insectes, et il a suffi d'en arroser des champs de choux pour mettre en fuite les puces de terre, les chenilles et les papillons, etc. Pour cela, on fait un lait de chlorure et l'on en asperge les plantes avec un balai, autant que possible le soir, et le matin de bonne heure. On a vu une pièce de terre ainsi préparée être complètement épargnée par les chenilles, tandis que les pièces environnantes étaient entièrement dévastées. Lorsque l'on veut s'en servir pour éloigner les chenilles des arbres fruitiers, on en prend une partie que l'on mêle avec une demi-partie de saindou, et l'on forme du tout une pâte que l'on enveloppe dans de l'étonne et que l'on suspend autour du tronc de l'arbre. Toutes les chenilles se laissent tomber des branches et ne tentent pas de remonter par le tronc. Les papillons mêmes fuient l'arbre dont les feuilles ont été aspergées d'eau chlorurée.

C'est là, il faut l'avouer, un moyen bien facile et bien peu dispendieux, et quand nous songeons à l'état où, pour la plupart du temps, les habitants de la campagne laissent leurs vaches à l'étable, où l'air est infecté par le long séjour du fumier et dans laquelle les mouches, les cousins, les dévorent et ne leur laissent pas un instant de repos, nous croyons rendre un véritable service d'en recommander instamment l'essai.

Une écurie en mauvais état.

Nous ne saurions trop recommander aux cultivateurs de lire avec la plus sérieuse attention l'histoïette suivante ; ils y trouveront un enseignement duquel ils ne manqueraient pas de faire leur profit.

Il vient de se passer, dans un village des environs, un fait dont la moralité peut servir d'enseignement à certains cultivateurs. Un propriétaire dont l'écurie regorgeait de bestiaux, voyait ses plus belles bêtes périr sans causes apparentes. Quelque méchant voisin, pensait-il, avait répandu la mort sur son étable, et, pour conjurer les effets du maléfice, il avait eu recours aux prières et aux exorcismes. Mais Satan tenait bon et résistait victorieusement aux moyens qui ont d'ordinaire la vertu de le mettre en fuite. Toutefois, comme il est établi dans le code de la sorcellerie que le sort peut être levé par un sorcier plus puissant que celui qui l'a jeté, notre homme s'adresse à un rebouteur en réputation dans le pays.

Le grand-prêtre de l'esprit du mal examina les lieux, traça des caractères cabalistiques sur les murs, et après avoir récité quelques psaumes de la messe noire, il ordonna de pratiquer de petites ouvertures dans les endroits qu'il avait indiqués. Cela fera de l'effet comme une emplâtre sur une

jambe de bois, disaient les vieilles femmes ; le propriétaire croyait à une mystification et songeait déjà aux moyens d'esquiver le paiement de l'ordonnance. Mais, ô miracle ! peu de jours après la cérémonie satanique, un mieux sensible vint se manifester sur les hôtes de l'étable et arrêter les progrès de l'incrédulité. Le rebouteur continua ses simagrées avec l'onction et la conviction exigées, et ses malades revinrent à la santé, sans topiques, saignées ni purgations : bœufs, vaches et génisses gambadaient comme des prisonniers qu'on vient de rendre à la liberté.

Le triomphe de la médecine du diable serait demeuré intact si un esprit fort, — il y en a partout, — n'avait cherché à se rendre compte du changement favorable survenu si vite dans l'état sanitaire des ruminants. Il reconnut que les animaux entassés dans l'écurie manquaient d'air, et que les émanations délétères du fumier et des urines, jointes à cette cause capitale, y avaient développé la mortalité. Le rebouteur, en homme qui sait qu'une bonne hygiène vaut mieux que toutes les drogues du monde, avait pour tout remède, fait établir des courants qui renouvelaient l'air ayant acquis des qualités nuisibles par un trop long séjour dans ce foyer d'infection. Et voilà comment avec une écurie saine, d'une aération facile, les cultivateurs peuvent devenir sorciers eux-mêmes, sans danger pour leur âme, mais avec profit pour leur bourse et augmentation de bien-être pour les compagnons de leurs travaux.

ANNONCES.

BROME DE SCHRADER,

Les écrits qui ont paru dans les Nos. de la Gazette des Campagnes du 1er mai et 1er juillet 1865, ainsi que du 2 janvier 1866, et du 1er mars 1867, à la page d'annonces, recommandant la culture de cette plante fourragère, pouvant donner deux récoltes par été, suffisent pour inviter les cultivateurs à envoyer 25 cents en estampilles, par lettre affranchie, au soussigné qui s'empresera de leur faire parvenir, par le retour de la maille, un paquet de cette graine, suffisant pour en faire l'expérience, et pouvoir se procurer de la graine pour l'année prochaine. **FIRMIN H. PROULX**

TREFFLE ALSIÈRE.

Le soussigné offre en vente chez lui de la graine de ce trèfle si avantageux pour les agriculteurs canadiens et que ceux qui en ont déjà essayé la culture préfèrent maintenant à toutes les autres espèces. Il fournit une récolte plus abondante que le trèfle rouge, résiste parfaitement à notre climat et plaît davantage aux animaux.

Prix, la livre 40 centins.

THOS. VALIQUET, Apiculteur,
Ferme aux abeilles, St. Hilaire

AUX CULTIVATEURS!!!

A VENDRE

La **LIBRAIRIE AGRICOLE** de la *Gazette des Campagnes*, à Ste. Anne de la Pocatière :

La *Flore Canadienne*, ou description de toutes les plantes des forêts, champs, jardins et eaux du Canada, donnant le nom botanique de chacune, ses noms vulgaires français et anglais, indiquant son parcours géographique, les propriétés qui la distinguent ; le mode de culture qui lui convient, etc., accompagnée du Vocabulaire des termes techniques et de chefs analytiques permettant de rapporter promptement chaque plante à sa famille, au genre et à l'espèce qui la déterminent. Ornée de plus de 400 gravures sur bois. Par M. l'abbé L. Provancher, curé de Portneuf. En 2 volumes. Prix, brochés, 10 chelins ; reliés, 12s. 6d.

Le *Verger Canadien*, ou culture raisonnée des fruits qui peuvent réussir dans les vergers et les jardins du Canada. Ouvrage orné de nombreuses gravures sur bois. Par M. l'abbé L. Provancher, auteur de la *Flore Canadienne*, d'un traité élémentaire de botanique, etc. Deuxième édition. Prix, 2 chelins.

Traité élémentaire de botanique, à l'usage des maisons d'éducation et des amateurs qui voudraient se livrer à l'étude de cette science, sans le secours d'un maître. Ouvrage illustré de plus de 80 gravures sur bois. Par M. l'abbé L. Provancher. Prix, 1s. 6d.

Manuel pratique de Jardinage contenant la manière de cultiver soi-même un jardin ou d'en diriger la culture, par Courtois-Gérard, marchand grainetier, horticulteur. Prix, 3s. 9d.

Instruction élémentaire sur la conduite des arbres fruitiers, greffe, taille, restauration des arbres mal taillés ou épuisés par la vieillesse, culture, récolte et conservation des fruits, par M. A. Du Breuil. Ouvrage destiné aux jardiniers, aux élèves des fermes-écoles et des écoles primaires. Prix, 3s.

Le Jardinier pratique ou Guide des amateurs dans la culture des plantes utiles et agréables, contenant les jardins fruitiers, potagers et d'agrément, augmenté de la composition des jardins et de la culture des plantes de serres et d'agrément, par M. H. Rousselon. Illustré de 200 gravures sur bois. Prix, 3s. 9d.

Manuel du bon jardinier, donnant les principes élémentaires du jardinage, l'organisation des plantes, les agents de la végétation, la préparation du sol, et les divers moyens de le féconder, la culture, la conservation et la classification de toutes les plantes potagères, industrielles, médicinales et d'agrément ; celle des arbres fruitiers et d'ornement, avec un calendrier complet des travaux à exécuter dans chaque mois. Orné de plusieurs gravures. Prix, 2s. 6d.

Éléments de l'horticulture, par Lucien Platt. Prix, 9d.

Des substances alimentaires, et des moyens de les améliorer de les conserver et d'en reconnaître les altérations, par A. Payen. Prix, 3s. 9d.

Les maladies des Patates, des Bette-raves, des Blés et des Vignes, avec l'indication des meilleurs moyens à employer pour les combattre, par A. Payen. Prix, 2s. 9d.

La Maison rustique française. Encyclopédie des campagnes à l'usage de la petite, de la grande et de la moyenne propriété, en 2 vols. Tome 1er. Agronomie — Agriculture et économie agricole — Culture générale et spéciale des plantes — Economie forestière — Etangs — Mares et viviers — Puits artésiens — Glacières — Culture des arbres fruitiers — De la vigne — Education des abeilles — Le jardin d'utilité et celui d'agrément — Jurisprudence rurale — Economie usuelle et domestique — Hygiène, médecine et petite chirurgie domestique — Préparation, cuisson et conservation des aliments — Un traité de la maladie de la vigne et des moyens curatifs. Tome 2nd : Education des chevaux — des bêtes à cornes — des bêtes à laine — des porcs — des chèvres — des chiens — des chats — des lapins — Des oiseaux de basse cour — La médecine vétérinaire — Traité général de la chasse et de la pêche — Destruction des animaux nuisibles, etc. Prix les deux vols., 6s. 3d.

(A continuer.)

RUCHES ET ABEILLES.

Le soussigné, qui s'est livré depuis un grand nombre d'années à la culture des Abeilles, a fait des expériences complètes sur les diverses méthodes recommandées ainsi que sur toutes les Ruches perfectionnées offertes depuis quelque temps au public.

A la demande de plusieurs amateurs et cultivateurs, il a entrepris de faire manufacturer les Ruches que lui semblent les mieux adaptées à notre climat et dont il peut sans hésitation recommander l'usage.

On peut se procurer chez lui sous un court avis les ruches suivantes :

La Ruche de l'Amateur, En Bois et en Paille combinées et Cadres mobiles ; la seule qui permette à l'homme instruit de cultiver les abeilles avec système. — Prix : \$5.00.

LA RUCHE DE LA FERMIERE CANADIENNE, de Bois et de Paille combinées de l'invention du soussigné, la seule adaptée à notre climat qui puisse être conduite facilement par la femme du cultivateur. — Prix : \$2.50.

BOITES-A-MIEL qui se vendent sur le marché au même prix que le miel ; dessus et dessous en bois, côtés en verre. — La doz. \$6.10.

THOS. VALIQUET, Apiculteur
Ferme aux abeilles, St. Hilaire

Dr. WOOD,

Propriétaire de
L'Infirmier de Cancer d'Ottawa,
Rue Sparks et Marie,
OTTAWA, C. O.

CANCERS GUÉRIS par un procédé nouveau, mais certain, rapide et ne causant presque aucune douleur et sans l'usage du couteau.

La guérison sera garantie, et comme preuve de ceci aucun paiement n'est demandé, jusqu'à ce que la guérison soit complète. Du moment qu'un cancer est reconnu il devrait être guéri, parcequ'il en coûte alors moins et qu'il est plus promptement guéri que lorsqu'on l'a laissé vivre plus longtemps, il n'y a rien à gagner et tout à perdre en retardant. Ce qui paraît être dans l'estomac, au cou, aux paupières ou ailleurs un inoffensif bouton ou encore une verrue ou une ulcère sur les lèvres, peut dans quelques mois devenir un hideux, dégoûtant et terrible foyer de maladies. Si on l'exige, des renseignements seront donnés par les personnes qui ont été guéries depuis plusieurs années et qui sont maintenant pleines de santé et de vie. Toute communication sera promptement répondue. Aucun argent n'est exigé ou demandé, avant une parfaite guérison.

NOUVELLES MARCHANDISES SECHES A BON MARCHÉ.

- 1000 verges d'Indienne à 7½d., valant 10½d
- 250 " Marchandises pour Vêtements à 11½d., valant 1s. 4d.
- 500 " Winceys de fantaisie et unie à 8½d., valant 1s. 1½d.
- 200 " Mérino Français à 2s. 10½d., valant 4s.
- 200 " Shirting à 1s. 4½d. valant 1s 10d
- 290 " Shirting à 1s. 10½d, valant 1s 3d
- 300 " Tweeds du Canada à 1s. 4½ d., valant 2s.
- 200 " Tweeds du Canada à 2s. 4½d., valant 3s.

Flanelle tout laine à 1s. 3d. la verge.
Un grand assortiment de Vêtements de dessous pour Messieurs à 15 par cent au-dessous du prix ordinaire.

— AUSSI —
Une grande collection d'Albums, depuis 1s. 10½d. et au-dessus.

A vendre chez
LÉGER et RINFRET
No. 4 rue St. Jean, Haute-Ville
15 janvier 1867. Québec.

A vendre à l'imprimerie de la *Gazette des Campagnes*
JEUX DE CARTES VARIÉES
Papier à tapisser, etc., etc.

MM. BÉLANGER & GARIÉPY

ONT l'honneur d'annoncer au public, et aux membres du Clergé en particulier, qu'ayant agrandi de beaucoup, leur établissement, ils ont en même temps importé, et reçoivent chaque jour d'Europe quantité d'objets nouveaux dans leur branche de commerce consistant en Services de table en argent—Coutellerie de Rodgers—Ustensils de ménage—Quincaillerie, etc.

Un nouveau choix de Lustres à Gaz, à l'huile de Charbon, particulièrement pour l'usage et l'ornement des Églises.

Ces Messieurs ayant pris des arrangements exprès avec les principales maisons de commerce d'Angleterre, offrent d'importer à commission toute commande qu'on voudra bien leur confier et cela sous un très-court délai.

Les Cultivateurs trouveront chez eux les ferrures dont ils ont besoin, et tous les instruments nécessaires à leurs travaux.

Québec 9¹/₂, rue La fabrique, à l'enseigne du Gros Marteau.

NOUVELLES MARCHANDISES

VENANT d'être reçus, Drap de Moscou, Drap de Molleton, Drap de Castor, Drap de Filote, Drap double foulé, Nouvelles Etoffes pour Palletots, Nouveaux Tissus d'Écosse, Nouveaux Tissus de manufactures du pays, Vêtements au tricot, Flanelle blanche et de couleur, Flanelle de goût, Chemises de Flanelle.

NOUVELLES Etoffes à Robes pour l'automne et l'hiver, Nouvelles Etoffes pour Mantilles d'automne et d'hiver, Nouvelles garnitures de Robes et de Mantilles, Echarpes et Châles dans les derniers goûts, Châles au tricot.

NOUVEUX Chapeaux de Feutre pour Messieurs, Casquettes d'automne, Chapeaux Écossais, etc.

En vente chez

HAMEL et FRÈRES,

2 nov. 1866. Québec, Rue Sous-le-Fort

E. BAZARETTI,

MARCHAND DE TABAC

No. 39, Rue du Fort (Craig), St. Roch,

QUÉBEC,

REMERCIÉ les cultivateurs et ses amis de l'encouragement libéral qu'il a reçu d'eux et les informe qu'il vient d'ajouter une Papeterie à son commerce de tabac.

Il aura constamment en mains Tabac en feuille, en poudre, à fumer et en torquette, Cigares, Pipes en bois et en terre, Allumettes, Sacs à tabac, Tabatière, etc., etc. qu'il vendra au plus-bas prix.

La papeterie sera toujours bien assortie de Livres décomptes et de notes, Papier à écrire, Enveloppes, Plumes, Encre, Craillons, Porte-nonnaie, Porte-Cigares, Chapelets, Croix, Médailles, etc., etc.

Et aussi un grand assortiment de Parfumeries françaises et anglaises.

SIMON BEDARD

HORLOGER ET BIJOUTIER

Québec, No., 27, rue St. Jean

en dedans des murs

INFORME les cultivateurs qu'il a toujours en mains un assortiment considérable de bijouteries, telles que montres en or de tons genres, montres d'argent, chaînes en or pour Dames et Messieurs, boucles d'oreilles, bagnes et jones pour mariage de meilleure qualité, bracelets en or et en jet, boutons de chemise de toutes sortes, épinglettes et boucles d'oreilles en jet, argenterie de toutes sortes, telles que cuillères, fourchettes, plats à pain, plats à biscuits, huilliers, etc., etc.

Aussi: horloges de tous patrons et de tous les goûts, en bronze, imitation de papier maché, fer, acajou, etc. Sacs de voyage, porte-manteaux en maroquin, lunettes d'opéra, et un grand nombre d'objets de fantaisie trop longs à énumérer.

Les montres, horloges et bijouteries sont réparées avec soin et exécutées sous le plus court délai.

Tous articles à être réparés dans cet établissement sont placés dans un coffre à l'épreuve du feu et des voleurs.

On peut aussi se procurer une variété considérable de feux d'artifices de toutes espèces et de tous prix.

15 août 1866.

J. B. C. HEBERT,

ET

J. ANCTIL,

Notaires et Agents,

ONT transporté leur bureau dans l'ancienne maison occupée par Chs. M. DeFoy, écr, No 15, rue St Joseph, Haute-Ville, Québec.

J. P. GENDRON,

Marchand-Horloger,

No. 9 Rue St. Jean, Québec,

INFORME le public que les MONTRES et BIJOUX qui lui seront confiés pour être réparés seront mis dans un coffre en fer à l'épreuve du feu.

LE CONSERVATEUR DES DENTS



PHILODONTE

Odorant du Dr. POURTIER, chirurgien-dentiste. Préparation hygiénique scientifiquement composée pour purifier la bouche, conserver les gencives et les dents. A vendre chez tous les pharmaciens et à l'imprimerie de la Gazette des Campagnes.

2 novembre 1866.

On trouvera, à la Librairie de la Gazette des Campagnes, un assortiment nouveau et très-varié d'effets au prix réduit des villes.

TERRE A VENDRE

UNE magnifique terre, dans la paroisse de St. ELOI, comté de Témiscouata, contenant quatre arpents de front sur quarante-deux de profondeur, avec maison, étable et grange. Cette terre n'est qu'à 40 arpents de l'Église.

Conditions de paiement très-libérales.

S'adresser à M. le Curé du lieu,

J. C. G. GAUDIN, Ptre.

NOUVEAU STOCK D'AUTOMNE

CHEZ

MONTMINY ET BRUNET,
SAINT-ROCH, QUÉBEC.

LES soussignés ont l'honneur d'annoncer à leurs pratiques et au public, que leur assortiment de MARCHANDISES SECHES D'AUTOMNE et D'HIVER est maintenant très-complet et que les acheteurs y trouveront comme par le passé un choix magnifique et varié d'effets de goût et d'utilité achetés avec le plus grand soin sur les meilleurs marchés d'Europe, et qu'ils sont prêts à l'offrir, vu la grande rareté de l'argent, à des prix fort au-dessous des cours ordinaires afin d'en assurer promptement la vente.

Les personnes qui désirent réellement économiser feront bien de visiter leur établissement avant de se décider à aller ailleurs.

Quelques-uns de ces effets consistent en Wincey pour robes de toutes les couleurs uni et rayé; Wincey broché, Mohoio. Etoffe crêpée, Etoffes à manteaux et Manteaux tout faits et fait à ordre, genre tout nouveau Velours pour manteaux et pour chapeaux, Chapeaux en feutre et en velours, Plumes, Rubans, Fleurs françaises, Gants d'Alexandre, Mérito français de toutes couleurs, Couleurs noirs et de couleurs, Crêpe de qualité supérieure, Draps noirs superflus, Casimirs noirs et de couleurs, Tweeds canadiens aussi bas prix que 3s 9d la verge, Indiennes, Cotons, Shirting, Coton jaune, Coton filé, etc., etc.

Aussi un grand lot de Couvertes de laine et de Couvre-pieds frappés offerts à Grande réduction.

MONTMINY et BRUNET,

Saint-Roch, Québec.

15 novembre 1866.

N. GAUTHIER,

NOTAIRE,

TIENT son Bureau à MONTMAGNY, près de l'Église.

14 avril 1866.

ROYAL VICTORIA HOTEL,

ROBERT PICHÉ,

PROPRIÉTAIRE.

SOREL, C. E.

GAZETTE DES CAMPAGNES.

1867

AVRIL.

1867

Le Soleil entre au Taureau le 20 à 9 heures 2 minutes du matin.

Nouvelle lune, le 4, à 5 heures 19 minutes du soir.
Premier quartier, le 11, à 10 heures 24 minutes du matin.
Pleine lune, le 18, à 6 heures 21 minutes du soir.
Dernier quartier, le 26 à 9 heures 16 minutes du soir.

SEMAINE.		FETES RELIGIEUSES.	L.	ET C.	SOL
Lundi	1	fv	5	376	23
Mardi	2	b	5	356	25
Mercredi	3	fv	5	346	26
Judi	4	b	5	326	28
Vendredi	5	r	5	316	29
Samedi	6	b	5	296	31
DIMAN.	7	vl	5	276	33
Lundi	8	fv	5	266	34
Mardi	9	fv	5	246	36
Mercredi	10	fv	5	226	38
Judi	11	b	5	206	40
Vendredi	12	b	5	196	41
Samedi	13	tr	5	176	43
DIMAN.	14	vl	5	166	44
Lundi	15	vl	5	146	46
Mardi	16	vl	5	136	47
Mercredi	17	vl	5	116	49
Judi	18	b	5	96	51
Vendredi	19	n	5	86	52
Samedi	20	b	5	66	54
DIMAN.	21	b	5	56	55
Lundi	22	b	5	36	57
Mardi	23	b	5	16	59
Mercredi	24	b	5	07	0
Judi	25	b	4	587	2
Vendredi	26	b	4	577	3
Samedi	27	b	4	557	5
DIMAN.	28	b	4	547	6
Lundi	29	b	4	537	7
Mardi	30	b	4	517	9

Température. — Du 1er au 6, temps assez beau quoique variable — du 6 au 13, pluité froide mais de courte durée — Du 13 au 21, le temps est encore froid et humide, grands vents durant la semaine sainte — Du 21 au 30, le temps deviendra beaucoup plus chaud. — *Petit Almanach du B.-C.*



PAUVRE SANS RETOUR

L'ABONNEMENT A LA GAZETTE DES CAMPAGNES

Les abonnements datent du 1er de Novembre et du 1er de Mai. Les avis pour discontinuation doivent être adressés à ce Bureau, par écrit, un mois avant l'expiration de l'abonnement. Les arrérages, s'il y en a, doivent alors être payés. Ceux qui refuseront la Gazette des Campagnes au Bureau de Poste sans avoir payé leur arrérages seront sensés continuer l'abonnement jusqu'à parfait paiement.

FIRMIN H. PROULX, Propriétaire.

CHEMIN DE FER DU GRAND TRONC
DÉPART ET ARRIVÉE DES CHARS

De la Pointe à la Rivière-du-Loup.

STATIONS.	Aller.	Retour.
POINTE LEVI	10 00 A M	3-55 P M
Hadlow	10-10	3-45
Chaudière Junction	10-30	3-22
St Jean Chrysostôme	10-43	3-07
St Henri	11-00	2-50
St Charles	11-26	2-25
St Michel	11-45	1-50
St Valter	11-58	1-37
St François ou Berthier	12-15 P M	1-18
St Pierre	12-30	1-05
ST THOMAS	12-48	12-48
Cap St Ignace	1-10	12-08
L'Anse à Gile	1-20	11-58 A M
L'ISLET	1-33	11-46
	1-50	11-31
Trois Saumons	2-03	11-21
St Jean Port Joli	2-20	11-04
Elgin Road	2-32	10-51
St Roch	2-46	10-38
STE ANNE	3-09	10-15
Rivière Ouelle	3-29	9-56
St Denis	3-46	9-39
ST PASCAL	4-03	9-22
Ste Helène	4-23	9-02
St André	4-33	8-52
St Alexandre	4-43	8-39
Chemin du Lac	5-03	8-19
RIVIERE-DU-LOUP	5-23	8-00

C. J. BRYDGES,

Directeur-Gérant

A. S. MACBEAN,

Surintendant local.

A VENDRE

A la Grande-Baie, Saguenay

PLUSIEURS terres en parfait état de culture, à quelque arpents de l'Eglise de St. Alexis, d'un moulin à scies, à farine, à carder, et d'une tannerie, savoir :

La ferme du Barachois	1300 arpents
La ferme du Moulin	450 "
La ferme du Village	450 "
La ferme du Portage	200 "

Condition de la vente.

Tout comptant ou au moins les deux tiers comptant. Le reste à crédit avec intérêt.

Pour plus amples informations, s'adresser à M. ROBERT BLAIN, à la Grande-Baie, Saguenay, ou à l'Hoi. D. E. PRICE, Québec.

Chicoutimi, 20 novembre 1866.

Que ceux qui désirent s'adresser spécialement aux Cultivateurs, annoncent dans la GAZETTE DES CAMPAGNES.